

## **Rapture**

organisée par Minh-Lan Tran

6 septembre – 5 octobre 2024

Korakrit Arunanondchai  
Clémentine Bruno  
Tuong Danh  
Mandy El Sayegh  
Saïdo Lehlouh  
Winnie Mo Rielly  
Diane Severin Nguyen  
Rose Salane  
Emmanuel Shogbolu (SCATTSMAN)  
Minh-Lan Tran

Il a été dit que les artistes se sont vus confier un rôle lorsque les sorciers de l'image ont perdu le leur. Disons plutôt que les uns ont volé le rôle des autres, taxant d'archaïsme ce qu'on appelait raptus, syncope, *excessus mentis*, ravissement ou vision. Des millénaires à craindre ou chérir les cieus et la terre n'auront en effet pas suffi à ce que les caprices du sol et du firmament, injustement sécularisés par l'hégémonie de la culture occidentale, conservent leurs honneurs ; au point que les dieux ne connaissent apparemment plus de courroux et ne tiennent plus leurs promesses.

Tout cela aura donc été déserté puis remisé aux confins de l'ineffable – façon de ne plus considérer ce qui ne correspond pas au règne de la Raison. L'artiste sera donc une autorité, selon le récit conquérant des avant-gardes, plutôt qu'un passeur, quant à lui apte à nous conduire ailleurs que là seulement où il veut aller.

Recouvrer cette posture-là, celle de passeur, implique de s'oublier, de s'abandonner, mais pour mieux revenir à soi, sûr d'avoir enfin quelque chose à sentir, à transmettre, à imaginer enfin. Il faut, pour le dire avec Simone Weil, « renoncer à tout ce qui n'est pas la grâce et ne pas désirer la grâce », fût-elle, cette grâce, pas très belle à voir. Que cela soit nommé *vacatio animae* (vacance de l'âme), « laisser-être », ou *anātman*, selon la parole bouddhique, il est quoiqu'il en soit question d'un vide, en attente d'un plein qui a bien besoin d'un vide pour se loger.

Être sans ego donc, mais sans but non plus : au jeun de l'intellect répond tout aussi bien un abandon du corps, auquel il faut s'ouvrir autant qu'ouvrir, se fissurer, se fendre dans ses gestes et ses certitudes pour laisser passer la lumière et les courants d'une incertaine vérité. Ainsi un corps qui danse est un corps qui transe, avec tout ce que cela suppose de désordre. Dans toute son immédiateté, commandé par on ne sait quoi, il solde la distinction autrefois signalée par les Anciens entre âme corporelle et âme libre, se fait à la fois matière et médium, mais comme pure transparence et innervation totale.

Henri Michaux l'aura dit autrement, affirmant être « né troué », troué de tout ce par quoi l'expérience syncopale fait irruption : les voix fugitives ; les ombres repues de tout ce Soleil ; les suggestions des fumées liturgiques et leur vocation hypnotique ; le marmonnement d'un monde que le bruit des grandes villes étouffe, où vibrent les pulsations faibles de l'immémorial, de l'ancestral, mais aussi de l'imminent et de l'immédiat ; le désordre et la souillure de ce qui n'a jamais été classé ; le vertige de la mort et le tremblement éternisé de la résurrection, de la réincarnation et de la renaissance ; toute la violence et le fracas formidables de ce qui s'avance sans s'annoncer.

Arrêter des images dans le continuum du mystère, les puiser aux corridors de l'arrière-monde où elles demeurent assoupies, en attente d'un regard, serait comme vouloir attraper un nuage, car il est des grands signes auxquels il est inutile de faire signe. Un sacrifice du langage est nécessaire, qui ne peut se dire qu'en s'effaçant.

Une image, un son, un geste venus de là, en tout cas, tourmentent et nécessitent de ménager une zone d'irruption, capable d'accueillir la violence du sacré dans le monde sécularisé. Faire œuvre, alors, comme on enfante : tout donner sans avoir une idée précise de ce qui est en train d'advenir ; invoquer plutôt que fabriquer.

En somme, pour savoir, il faut aller au seuil et percer, trouver le lieu d'une érotique sacrée, car là où il y a contact, il y a Eros ; combler les lacunes du monde perçu en sentant la tectonique de mondes enfouis, reclus, qui abritent des images qui resteront autant d'énigmes impénétrables. C'est là la tâche de l'art et de la poésie, qu'on a pu décrire comme un « asile de mystères théologiques », cet asile où la chair du monde rencontre la chair du corps, et on où l'on soigne la sensibilité complète de l'artiste et du poète : une sensibilité peut-être excessive, certainement immense, assurément totale.

Guillaume Blanc-Marianne

Paris, 30/31 août 2024